



LE DEUIL DU PERE DANS L'OEUVRE DE FREUD

DIANA KAMIENNY-BOCZKOWSKI

LEON GOMBEROFF

RESUME

L'inconscient de Freud, son désir, ses aspects non analysés ont exercé une influence sur la création de la psychanalyse. Loin d'entreprendre une étude pathographique de Freud, nous essayons de relever quelques traces du deuil du père dans l'œuvre de « l'inventeur » de la psychanalyse. Ces traces sont manifestes dans *L'interprétation du rêve* et dans le texte sur Moïse. L'écriture de ces livres atteste de la manière dont le deuil peut emprunter une voie sublimatoire. Cette voie nous semble le reflet de l'un des chemins du désir freudien.

Mots clés: Freud, désir, deuil, identité juive, père

EL DUELO POR EL PADRE EN LA OBRA DE FREUD

RESUMEN

El inconsciente de Freud, su deseo, sus aspectos no analizados jugaron un papel

muy importante en la creación del psicoanálisis. Aunque no se tratemos de escribir la patografía de Freud, intentamos estudiar cómo el luto de su padre dejó huellas en el corpus freudiano. Estas huellas son evidentes en "La interpretación de los sueños" y en el trabajo de Moisés. La escritura de estos libros muestra cómo el duelo puede tomar un camino de sublimación. Este es uno de los caminos del deseo freudiano.

Palabras clave: Freud, el deseo, el luto, la identidad judía de padre,

THE MOURNING FOR THE FATHER AT FREUD'S WORK

SUMMARY

Freud's unconscious, his desire, his non-analyzed aspects played a mayor role in psychoanalysis creation. Although we do not try to write Freud's pathography, we attempt to study how the mourning of his father left traces in Freudian corpus.



These traces are evident in Dreams' interpretation and in the work on Moses. The writing of these books shows how mourning can take a sublimatory path.

This is one of the roads of Freudian desire.

Key words: Freud, desire, mourning, Jewish identity, father

Introduction

Notre travail s'essaye à montrer quelques traces du deuil du père dans les avancées théoriques de Freud. Pour atteindre cet objectif, nous nous appuyons sur des textes de Freud lui-même et sur le travail de quelques historiens. Nous étudions, fondamentalement, l'influence de la mort du père de Freud dans *L'interprétation du rêve* (1900/2003, p.23) et dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1936/1986). Il est pour nous, cependant, évident, que le deuil du père constitue uniquement un aspect, parmi d'autres, de la construction de ces ouvrages! Notre travail ne vise pas à réduire la portée théorique de ce que Freud exprime au deuil particulier de son père. Nous cherchions le désir de Freud. Ce désir fut fondamental au surgissement de la psychanalyse. Un des avatars de ce désir est le deuil du père.

L'auteur et l'oeuvre

L'idée même de mettre en rapport l'histoire personnelle d'un auteur avec sa théorie est compliquée. Il bien possible de nier ou nuancer l'importance de certaines avancées théoriques pour les considérer comme le produit de l'histoire individuelle. Par exemple, le travail de Krüll présente l'abandon de la théorie de la séduction en tant qu'un fruit de la culpabilité de Freud en rapport à la mort de son père (Krüll, 1983).



Un aspect particulier de la vie de Freud est son origine juive et celui-ci a été utilisé à plusieurs reprises pour contester l'universalité de ses propositions. William Mc Dougall (1921) signale, en se déclarant au même temps sympathisant de Freud, par exemple, « Il me semble que sa théorie, qui me paraît, comme à la plupart de gens de ma sorte, si étrange, si bizarre, si fantastique, est peut-être plus au moins propre à la race juive » (citée par Gay, 1989, pp.113-114). Combattre l'accusation de *science juive* concernant la psychanalyse était, pour Freud, très important. Il voulait que sa théorie soit une science à part entière. Cela fut une des raisons qui conduisit, en 1910, à la nomination de Jung à la tête de la nouvelle institution analytique internationale et ce contre l'avis de tout le groupe viennois. Freud pouvait souscrire à l'idée d'une certaine influence de sa judéité sur le développement de sa recherche. Or, cette acceptation était bien restreinte. À la manière des juifs qui ont dû subir l'antisémitisme, il se sentait capable de lutter contre l'isolement auquel conduit le fait de soutenir une idée scientifique divergente. Il pensait, aussi, qu'en tant que juif, il gardait moins de préjugés mystiques pour une étude scientifique de l'être humain. La lettre à Pfister, dont Gay (1989) fait grand état, est particulièrement révélatrice du fait que Freud voyait comme non hasardeux le rôle de sa judaïté dans l'écriture de psychanalyse, dans cette lettre il se demandait : « [...] pourquoi la psychanalyse n'a-t-elle pas été créée par l'un de tous ces hommes pieux, pourquoi a-t-on attendu que ce fût un juif tout à fait athée ? » (9 octobre 1918/1966). Encore en 1926, il écrit à Enrico Mosselli « Je ne sais pas si votre jugement est justifié quand vous considérez la psychanalyse comme un produit direct de l'esprit juif, mais si c'est le cas, je n'en serais pas honteux » (18 février 1926/1966). Il n'en était pas honteux, mais il souhaitait, pourtant que la



psychanalyse s'inscrit et se projette au-delà de sa propre appartenance au peuple juif. Il voulait libérer la théorie des racines identitaires.

Un point important où nous entrevoyons le rapport ambigu au judaïsme est la question des prénoms et nom de Freud. Freud naquit Sigismund Schlomo Freud, des prénoms d'usage juif. Il n'employa, néanmoins, jamais Schlomo, et dès l'adolescence, il adopta Sigmund en lieu et place de Sigismund. Le prénom Sigmund, tout autant que Sigismund étaient des prénoms allemands, mais Sigmund était moins courant parmi les juifs que Sigismund. Il faut ajouter, cependant, comme le remarqua Yerushalmi, que le prénom Sigmund avait été consigné pour la première fois non pas par Sigmund Freud, mais par son père. En effet, Jacob Freud avait inscrit en allemand Schelome Sigmund sur une page commémorative de sa naissance dans la bible familiale (Yerushalmi, 1993, p.233). Dans une lettre à Abraham, qui, en raison de sa judéité, avait vu sa carrière à Zurich tronquée, Freud veut le convaincre de faire cause commune : les juifs doivent se laisser faire un peu de tort. Puis d'ajouter « Soyez assuré que, si je m'appelais Oberhuber, mes innovations auraient, en dépit de tout, rencontré une résistance bien moindre » (Freud, 23 juillet 1908/2006, p.89).

Le texte cité de l'historien du judaïsme séfarade Yosef Hayim Yerushalmi (1993), « Le Moïse de Freud, Judaïsme terminable et interminable » essaya de prouver la judéité de Freud, et même de la psychanalyse, mais bien au-delà de ce à quoi Freud pouvait souscrire. La façon dont l'historien avança ses arguments est intéressante d'autant que ses affirmations s'appuient sur des documents. Cependant, il ne donna pas de réponses conclusives. Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Yerushalmi évolua dans son style d'historien. Il écrit un monologue adressé à Freud dans lequel il interroge l'inventeur de la



psychanalyse sur le fait de savoir si, au-delà des dissimulations, il était parvenu à accepter sa science comme une science juive. Yerushalmi finit par dire : « Je vous en prie, cher Professeur, dites-le-moi, je vous promets de garder le secret » (p.188). La tentative de Yerushalmi révèle que la question de la judaïté de Freud et de la psychanalyse sont énigmatiques. Il n'est pas possible de résoudre ces questions au moyen de formules faciles qui pourraient réduire le judaïsme de Freud à une négation défensive par rapport au père. Son judaïsme était cependant aussi énigmatique pour Freud lui-même. Dans une lettre à Barbara Low, il déclara qu'avec David Eder (qui venait de mourir) il avait en commun « ce je ne sais quoi de miraculeux – jusqu'ici resté inaccessible à toute analyse – qui est le propre du Juif » (Freud, 19 avril 1936/1966, p.466). Ce caractère énigmatique de son judaïsme est aussi attesté dans l'avant-propos à l'édition en hébreu du *Totem et tabou* où il signala qu'il « ne pourrait pas présentement le formuler en termes clairs » (Freud, 1913/2005, p.195) ce qu'il avait de juif en lui.

Assoun étudie l'identité juive comme une altérité interne à Freud (Assoun, 2005). L'auteur signala l'aporie de l'affirmation du judaïsme en Freud avec la non-croyance et la carence d'identité juive. Pour Assoun, la judaïté de Freud est basée sur un *désir* (au sens de Lacan). Freud aurait vécu sa judaïté en tant qu'une altérité ; altérité qui marque la séparation de Freud avec les autres, mais aussi avec soi-même. Freud aurait recherché la réponse à cette énigme dans l'*Autre*. Dans l'avant-propos à l'édition en hébreu des *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1916-1917/2000, p.1), il y a un passage où Freud s'interroge sur la possibilité de la lecture de ses textes par les prophètes d'Israël. Ce *Witz* pris au sérieux pourrait signifier, pour Assoun, que l'*Autre*, les prophètes, sauraient si Freud était juif.



Freud voulait ériger la psychanalyse en tant qu'une science indépendante de toute son individualité. Non pas uniquement son appartenance au peuple juif, mais toute influence découlant des éléments de sa vie, de ses convictions, de sa personnalité étaient à séparer de la psychanalyse. Un exemple de cela, nous le voyons dans une lettre qu'il envoya à Ernest Jones le 7 mars 1926 au sujet de son intérêt pour la télépathie : « Si l'on venait à vous rapprocher cette Chute dans le Péché ; je vous autorise à répondre que mon adhésion à la télépathie ne regarde que moi, et que, tout comme mon judaïsme, ou le fait que je sois un fumeur invétéré, et d'autres choses encore, elle est étrangère à la psychanalyse » (citée par Gay, 1989, p.143).

Cependant, les éléments de la vie de Freud font légion dans tout le corpus psychanalytique. Et ce tant dans les textes de Freud que dans ceux de ses disciples. Séparer le champ de la psychanalyse et la personnalité de Freud est un effort qui se poursuit encore. Comme s'il fallait précisément protéger la psychanalyse de Freud. Cet effort n'est pas un effort tout simplement personnel, mais institutionnel et nous pourrions le voir dans l'interdiction de consultation de nombreux documents posée par les héritiers de Freud. Nous pourrions aussi le voir dans l'occultation de nombreux éléments de la vie de Freud dans la biographie officielle publiée par Jones (par exemple l'analyse de sa fille Anna Freud). Et nous le voyons, en Freud lui-même, dans la destruction systématique d'une grande partie de sa correspondance.

Les problèmes liés à l'étude d'un auteur et son oeuvre n'étaient pas des sujets étrangers ni à Freud ni aux premiers freudiens. En effet, dans l'oeuvre freudienne, il existe des études d'auteurs qui tiennent compte de leurs vies, par exemple Goethe (Freud, 1917/1996), Da Vinci (Freud, 1910/1993), etc. Dans les réunions de la *société*



psychologique des mercredis, le sujet fut vivement débattu. Isidor Sadger, membre de la société qui avait écrit un certain nombre de pathographies, s'essaya, le 4 décembre 1907, une présentation sur Konrad F. Meyer (Nunberg et Federn, 1976). L'exposé fut contesté durement. La séance suivante du 11 décembre, Max Graf (le père du petit Hans) présenta un texte intitulé « Méthodologie de la psychologie des écrivains ». Il souligne ainsi que pour comprendre un écrivain, il est plus utile de rechercher dans ses oeuvres que dans les histoires connues de sa vie. Ce qui pourrait être dit sur les écrivains et ce que les écrivains peuvent évoquer d'eux-mêmes serait très peu fiable. Graf conseille de chercher des motifs répétés dans les oeuvres et en donne quelques exemples. « Les thèmes centraux de l'oeuvre de l'écrivain révèlent le mécanisme le plus secret de sa psyché » (Nunberg et Federn, 1976, p.279). Après avoir établi les mécanismes, il est possible de réaliser des parallèles entre différents écrivains. Freud signale qu'en ligne générale il est d'accord avec Graf, mais il ajoute que ce que Graf appelle les « motifs dominants », sont en fait les désirs dominants inconscients qui se traduisent de façon voilée dans l'oeuvre. Les données que nous pouvons recueillir dans les oeuvres ont subi des modifications et il nous faut, donc, les interpréter.

Si nous appliquons cette théorie à l'analyse de l'oeuvre de Freud, nous pourrions dire que s'y découvrent a des thématiques typiques qui parlent de son inconscient. Or, nous cherchons, l'influence de l'inconscient de Freud dans son oeuvre. Nous voulons faire état de ce *désir de Freud* dont Lacan parle (1964/1990).

Le deuil dans la théorie

Parmi les événements de la vie de Freud, nous nous intéressons fondamentalement au deuil du père et à ses conséquences.



Il est pour nous intéressant de constater qu'une grande partie des idées présentes dans la théorie freudienne ont un lien avec des pertes vécues par Freud. Ainsi, les deuils subis par Freud après la mort de sa fille Sophie et après la mort de son petit-fils sont-ils d'un grand intérêt parce qu'ils amènent Freud à ébaucher des idées ayant trait à la non substitution possible de certains objets dans le deuil¹.

Il est possible de démontrer que certaines ruptures de Freud avec amis et disciples, ont produit des effets sur sa théorie. Nous pourrions dire que presque chaque nouveau concept freudien est introduit lors d'une séparation avec quelqu'un qui lui a été cher. Il serait trop simpliste néanmoins d'attribuer chaque développement théorique à une perte; les concepts ont toujours plus d'une détermination initiale. Néanmoins, le parallèle nous semble utile d'être soulevé :

Freud examine sa distance vis-à-vis de Fliess avec les yeux de sa théorie de la paranoïa en tant que défense contre l'homosexualité. Un rapport homosexuel réprimé s'étant instauré entre les deux Freud pense qu'il est parvenu à le dépasser tandis que Fliess s'est sujet à une paranoïa. Cette ainsi qu'alors qu'il souhaitait se prévenir de la demande affective de Ferenczi (automne 1910), Freud parvient alors à la fameuse formule : « Depuis l'affaire Fliess que j'ai dû récemment m'occuper de liquider, comme vous savez, le besoin en question n'existe plus pour moi. Une partie de l'investissement homosexuel a disparu et je m'en suis servi pour élargir mon propre moi. J'ai réussi là où le paranoïaque échoue » (Gay, 2002, p.433). Ce « J'ai du récemment m'occuper de liquider » coïncide

¹ Voir lettres de Freud à Binswanger du 15 octobre 1926 et du 12 avril de 1929, dans L. Binswanger (1947). *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne. Discours, parcours et Freud*, trad. R. Lewinter, Paris, TEL Gallimard 1981, p. 343 et p. 349 – 350.



avec l'élaboration du cas du président Schreber (Freud, 1911/1993) et du texte sur Da Vinci ou les théories de l'homosexualité et de la paranoïa sont fondamentales.

La théorie du narcissisme (Freud, 1914/2005) est liée à la séparation d'avec Jung et Adler. Peut-être, le cas le plus clair de progrès théorique après une perte relationnelle est-il celui de Breuer. Dans son autopresentation, Freud signale expressément que la théorie lui a coûté l'amitié. « Le développement de la psychanalyse m'a ensuite coûté son amitié. Il ne me fut pas facile de payer cela d'un tel prix, mais c'était inévitable » (Freud, 1925/1992, p.66).

L'objet du deuil, selon ce que nous pouvons dégager de l'oeuvre freudienne la plus citée sur le sujet, *Deuil et mélancolie* (1917/1988), est la substitution de l'objet perdu pour un nouvel objet.

Pour Freud, il existe un *travail de deuil* qui consiste à se détacher de l'objet perdu en retirant la *libido* de celui-ci. Si ce travail ne se révèle guère aisé, c'est parce que le *moi* s'insurge contre la réalité de la perte. « Là-contre s'élève, une rébellion compréhensible, on peut observer d'une façon générale que l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale, pas même alors qu'un substitut lui fait déjà signe » (Freud, 1917/1988, p.263). Le *travail de deuil* permettrait alors de résoudre cette difficulté : « Mais il est de fait qu'après l'achèvement du *travail de deuil*, le moi redevient libre et non-inhibé » (p.263). Néanmoins, il n'est pas évident que tous les deuils débouchent sur une aussi « glorieuse » fin. Le deuil comme un essai de substitution est une idée excessivement simple. Comme l'a relevé Allouch (1995), Freud ne s'adonne pas à une étude critique sur le deuil. En réalité le deuil n'est dans son article qu'un mode de compréhension de la mélancolie. Pour Freud, le deuil n'est qu'un modèle normal de ce que la mélancolie pourrait être au



pathologique. Ainsi, le deuil pourrait être à la mélancolie, ce que le rêve serait à la psychose : « Après que le rêve nous a servi de prototype normal des troubles d'âme narcissiques, nous allons tenter d'éclairer l'essence de la mélancolie en la comparant avec l'affect normal du deuil » (Freud, 1917/1988, p.261).

De cette manière, nous pourrions dire que la mélancolie représente un type particulier du deuil. Il se différencie de celui-ci en divers éléments, mais il garde l'essentiel. Freud précise les éléments communs d'inhibition du moi et d'affect dépressif. Il note aussi les différences : la mélancolie, à la différence du deuil, présente un abaissement du *sentiment d'estime de soi* en même temps que dans la mélancolie, l'objet perdu n'est pas évident. Or, Freud pose l'hypothèse selon laquelle il y aurait bien une perte de l'objet dans la mélancolie, mais que cet objet serait inconscient. Si la mélancolie advient bien après une perte réelle, la perte, elle, est encore inconsciente : « D'ailleurs, ce cas pourrait aussi se rencontrer encore lorsque la perte occasionnant la mélancolie est connue du malade, celui-ci sachant certes qui il a perdu, mais non ce qu'il a perdu en cette personne» (Freud, 1917/1988, pp.263-264). Une seconde hypothèse différentielle en rapport au deuil est la régression narcissique qui intervient dans le cas de la mélancolie. En accord avec d'autres psychanalystes de l'époque et avec son propre texte sur le narcissisme (Freud, 1914/2005); il souligne ainsi que l'élection d'objet narcissique détermine une identification avec l'objet perdu. Cette identification a pour conséquence un abaissement du moi. A différence des autres analystes de l'époque, il est hésitant quant à la fixation orale de la mélancolie.



Il est intéressant de noter que le raisonnement freudien fait pencher la mélancolie, à la différence du deuil, vers la psychose². Par exemple, le mécanisme objet-aimé devenant objet-haï et ensuite persécuté dans le moi est analogue à celui de la paranoïa. Freud décrit le mécanisme général de la paranoïa à travers la transformation successive de l'énoncé inacceptable « je l'aime » (amour homosexuel), en « je le hais », en « il me hait » (projection) alors, « il me persécute » (Freud, 1911/1993). En outre, l'usage du terme allemand médiéval *Anklagen* pour désigner des auto-reproches revêt une connotation juridique semblable à la revendication paranoïaque : « Leurs plaintes sont des plaintes portées contre » (*Ihre Klagen sind Anklagen*) (Freud, 1917/1988, p.269).

Sublimation et introjection de la loi : issues du deuil

La vengeance contre l'objet introjecté au sein du moi est l'essentiel de la mélancolie. Cependant ce type d'introjection, de l'objet aimé et perdu ou auquel on a renoncé n'est point exclusif de la mélancolie. En effet, en 1921, dans *Psychologie des masses et analyse du moi* (1991), la mélancolie n'est qu'un des exemples d'introjection de l'objet aimé et perdu. Puis, dans *Le moi et le ça* (1923/1991), le mécanisme de la mélancolie est étendu à la formation du caractère. La perte d'un objet entraîne souvent, particulièrement, mais non exclusivement, dans les relations précoces, une identification à l'objet perdu qui demeure fixé dans le caractère. Nous pourrions voir ainsi, par exemple que « Chez des femmes qui ont eu beaucoup d'expériences amoureuses, on croit pouvoir mettre en évidence les reliquats de leurs investissements d'objet dans leurs traits de caractère » (Freud, 1917/1988, p.273). Tel que Freud le soulève dans *Psychologie des masses et*

² Voir: D. Kamienny-Boczkowski (1987). *Le rapport de la mélancolie et de la paranoïa dans l'œuvre de Freud*, mémoire de DEA, Paris, Université de Paris VIII.



analyse du moi, ce qu'est pris de l'objet est un trait extrêmement partiel de celui-ci, mais qui remplace en quelque sorte la liaison. C'est une manière de perdre les objets tout en continuant d'entretenir un certain rapport avec eux. Cependant, ce mécanisme requiert une désexualisation de la libido. La libido doit renoncer à son objet sexuel et se retourner sur le moi. La libido d'objet doit se transformer, en autres termes, en libido narcissique. La transformation de la libido d'objet en autre chose fait penser à Freud à la sublimation, il s'interroge alors « cela n'est-il pas la voie générale vers la sublimation, toute sublimation ne se produit-elle pas par l'intermédiaire du moi, lequel transforme d'abord la libido d'objet sexuelle en libido narcissique pour lui poser ensuite peut-être un nouveau but? » (Freud, 1917/1988, p.274). La question de la sublimation suggère qu'elle pourrait être une issue au deuil. Ainsi, les voies typiques de la sublimation comme l'écriture ou l'oeuvre artistique seraient des façons de se confronter à la perte. Il faut dire que la sublimation n'est pas la seule possibilité que nous pouvons déduire du changement du but sexuel lors d'une perte. Une autre possibilité, et Freud, la signale aussi, peut être la voie de la perversion (Freud, 1917/1988, p.274). Dans la même logique, nous pouvons supposer que le deuil peut rencontrer bien d'autres voies encore, telles que l'impulsivité, le délire et même la maladie organique (Kamienny-Boczkowski, 2003; 2005). Cette façon de comprendre l'introjection de l'objet après une perte ne vise pas précisément à une substitution, on voit bien que chaque objet perdu laisse sa marque dans le psychisme, voire dans le corps.

L'introjection du trait, que nous voyons ici en tant qu'une introjection du caractère de l'objet aimé, a chez Freud un autre variante. C'est l'introjection de la loi. Les textes comme *Totem et tabou* (1913/1998) et le *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1936/1986), évoquent l'existence d'une horde qui représente la première société humaine. Les frères



décidèrent de tuer le père de la horde. Cependant, le crime ne déboucha pas sur la liberté des frères, sinon sur une société où tous sont soumis aux lois de celui qu'ils ont tué. Dans ce texte, Freud parle de l'*obéissance après-coup*. « Le mort devint maintenant plus fort qu'il ne l'avait été de son vivant ; toutes choses telles que nous les voyons encore aujourd'hui dans le destins d'êtres humains. Ce qu'il avait autrefois empêché par son existence, ils se l'interdisaient maintenant eux-mêmes dans la situation psychique de l'«*obéissance après-coup* » » (1913/1998, p.362). La logique est que la mort du père instaure la loi par «*obéissance après-coup* ». Nous verrons que cette *obéissance* intervient dans le deuil de Freud pour son père.

Le père et l'interprétation du rêve

Pour Freud, la mort de son père ne trouva pas de substitution facile. Ce fut, une perte très significative, pour Gay, mais aussi pour Krüll (1983, p.20), même trop significative: Freud était, désemparé, Gay commente ainsi : « Une réaction assez surprenante de la part d'un fils proche de la cinquantaine, à la mort d'un père âgé » (Gay, 2002, p.176). Le père de Freud, Jacob Freud, mourut le 23 octobre 1896 à l'âge de 81 ans. Freud vécut un deuil très profond qu'il expliqua par une «*tendance au sentiment de culpabilité, tendance très générale chez les survivants* » (lettre à Fliess du 2 novembre 1896, citée par Gay, 2002, p.167).

À la mi-juillet 1897, selon Jones, Freud intensifia son «*auto-analyse* ». Le sujet de son père et ses rêves en sont les aspects dominants. Il semble que le texte sur les rêves est une conséquence directe de son «*auto-analyse* ». Dans ce texte, il estima que la mort du père constituait la perte la plus radicale dans la vie d'un homme.



L'interprétation du rêve est l'ouvrage fondateur de la psychanalyse. Freud donna à *L'interprétation du rêve*, ainsi que aux *Trois essais*, un traitement privilégié parmi ses ouvrages. Il entreprit, par exemple de nombreuses corrections et actualisations, lors de chacune des éditions. Dans la préface à la troisième édition anglaise en 1931, il décrit ainsi son livre: « Il contient même, selon mon jugement actuel, la plus précieuse de toutes les découvertes que j'ai eu la bonne fortune de faire. Une telle intelligence des choses ne nous échoit qu'une fois dans une vie » (Freud, 1900/2003, p.23).

Freud nous met sur la piste du lien entre la perte de son père, et l'aspect sublimatoire que le deuil prend. Précisément par l'écriture de *L'interprétation du rêve*. « Pour moi en effet ce livre a encore une autre signification subjective que je n'ai pu comprendre qu'après l'avoir terminé. Il s'est révélé être pour moi un fragment de mon auto-analyse, *ma réaction à la mort de mon père*, donc à l'événement le plus significatif, la perte la plus radicale intervenant dans la vie d'un homme. Après avoir reconnu cela, je me suis senti incapable d'effacer les traces de l'action exercée par cet événement » (Freud, 1900/2003, p.18, nos italiques).

Dans *L'interprétation du rêve*, la mort du père n'est pas quelque chose d'implicite mais de tout à fait explicite. Le texte, par exemple, raconte un rêve de Freud la nuit précédant l'enterrement de son père (Freud, 1900/2003, pp. 361-362): Freud lit sur un placard imprimé « on est prié de fermer les yeux » ou « l'oeil ». Il s'agit d'une pétition d'indulgence devant les devoirs qu'il ne parvient pas à remplir envers le mort.

Ensuite, lorsque Freud s'essaye à déceler la cohérence des rêves absurdes ; il donne d'emblée des exemples de rêves de père mort. « Ce sont quelques rêves qui traitent par hasard, pense-t-on d'abord, *du père mort* » (Freud, 1900/2003, p.474, nos italiques). En



effet, il parle des rêves où l'absurdité résidait en l'apparition comme vivant du père mort du rêveur. L'absurdité était manifeste dans le rêve même. Le rêve le plus évocateur de ce genre ce celui qui montre un père qui « ne savait pas qu'il était mort ». Quelqu'un rêve que « *son père était à nouveau en vie et parlait avec lui comme autre fois, mais (ce qui était remarquable) il était pourtant mort et simplement ne le savait pas* ». Rêve auquel Freud ajoute la pensée refoulée « il ne savait pas que le fils avait à plusieurs reprises souhaité sa mort » (1900/2003, p.478). Mais dans ce type de rêves, il n'existe que la pensée refoulée. Il y a aussi l'absurdité qui est, pour Freud, une manière de tourner en dérision la situation en question. Selon Freud, la figure du père se prête très convenablement à ce genre de traitement. « L'autorité qui est propre au père a provoqué très tôt la critique de l'enfant; les sévères exigences qu'il a posées ont amené l'enfant, pour s'en soulager, à prêter une attention aiguë à chaque faiblesse du père; mais la piété dont la personne du père est entourée dans notre pensée, particulièrement après sa mort, aiguise la censure qui écarte du devenir conscient les manifestations de cette critique » (Freud, 1900/2003, p.484).

Dans le texte consacré aux rêves, Freud nous fournit un autre motif inconscient qui explique le désir de mort du père au-delà de la moquerie utile à nous soulager de son autorité. C'est le complexé d'Oedipe (à l'époque de *L'interprétation du rêve* il ne l'appelait pas encore *complexe*).

Freud parle de l'Oedipe lorsqu'il essaye d'expliquer *Les rêves de la mort de personnes chères*. Il divise ces types de rêves en deux : ceux dans lesquels le rêveur n'éprouve aucun sentiment de souffrance et ceux dans lesquels le rêveur éprouve un profond chagrin. S'agissant des premiers, la mort de la personne chère cache quelque chose



d'autre. En revanche, dans les deuxièmes, le rêve a plus de chance de signifier le souhait de mort de la personne en question.

Parmi les rêves de la mort de personnes chères, Freud donne une grande importance aux rêves de mort de frères et parents du sexe opposé. Pour lui, dans ces deux types de rêve nous avons affaire à un souhait meurtrier, non actuel, mais infantile, envers la personne dont nous avons rêvé la mort. La mort du frère correspond à l'égoïsme infantile pour l'amour des parents. Le souhait de la mort du parent de sexe opposé correspond au complexe d'Oedipe typique de l'enfance.

La souffrance du deuil dans le rêve est une conséquence de l'actualisation ou l'accomplissement du désir infantile refoulé. Peut-être pourrions-nous dire la même chose lorsqu'il ne s'agit pas d'une mort rêvée mais d'une mort réelle. Il est vraisemblable, donc, que Freud ait souffert de l'actualisation des désirs infantiles qu'il qualifia de meurtriers envers son père lors de la mort de celui-ci. Ainsi, semble l'attester la lettre à Fliess du 2 novembre 1896 dans laquelle il parle de son état d'endeuillé. « Par l'une des voies obscures situées à l'arrière-plan du conscient officiel, la mort de mon vieux père m'a profondément affecté. Je l'estimais fort et le comprenais tout à fait bien et, grâce au mélange, chez lui, de profonde sagesse et de fantaisie légère, il a joué un grand rôle dans ma vie. Il vivait à peine, il y avait déjà longtemps, cependant, après l'événement de sa mort, dans mon intérieur, *tout le passé resurgit* » (Freud, 2 novembre 1896/1985, p. 202, nos italiques).

Dans la même partie où Freud parle de l'Oedipe de Sophocle, il évoque le *Hamlet* de Shakespeare. Pour Freud, les deux tragédies présentent la même thématique. Le progrès du refoulement dans les époques ferait d'*Hamlet* un Oedipe voilé. Les difficultés et



hésitations d'*Hamlet* à tuer son oncle seraient dues à la image de son oncle ayant accompli son propre désir enfantin. Freud se livra aussi à une petite analyse de Shakespeare lui-même. Freud relève l'histoire selon laquelle Shakespeare aurait écrit *Hamlet* peu de temps après la mort de son père: « ... donc alors qu'il est depuis peu en deuil de lui et que se revivifient, comme nous le pouvons supposer, les sensations d'enfance se rapportant au père » (Freud, 1900/2003, p.306). Si nous prenons au sérieux cette interprétation de Freud, nous devrions dire que Freud s'identifie à Shakespeare dans la mesure où il aurait les mêmes raisons que lui d'écrire *L'interprétation du rêve*. En fait, *L'interprétation du rêve serait l'Hamlet de Freud*.

Le désir de Freud et le deuil de son père

Nous avons vu comment *L'interprétation du rêve* représente la partie de l'« auto-analyse » de Freud qui traite de la mort du père. Cependant, la mort du père est-elle relevant rapportée au mode d'interprétation des rêves? Nous le croyons. Le père fait partie, aussi, de la manière dont Freud interprétait les rêves. Freud entreprend une lecture minutieuse du texte du rêve et des associations qui en découlent. Il s'intéresse spécialement aux éléments apparemment insignifiants et contradictoires. Il critique la majorité des auteurs scientifiques de l'époque qui rejettent les éléments que précisément, lui, met en relief. « Bref, ce qui, de l'avis des auteurs, serait une improvisation arbitraire hâtivement concoctée dans l'embarras, nous l'avons traité comme un *texte sacré* » (Freud, 1900/2003, p.566, nos italiques). L'idée du texte sacré pourrait bien être tenue comme un simple commentaire ou en tant qu'un recours rhétorique avec un but explicatif. Néanmoins nous accordons, et nous verrons pourquoi, tout le poids littéral de texte sacré au traitement qu'il fait du rêve. Il applique aux rêves la méthode de lecture biblique.



Nous pouvons mettre en rapport cette idée avec une phrase de Freud ajoutée en 1935 à son auto-présentation, de 1925. Dans cette phrase, il justifie son intérêt précoce pour les sujets humains, en dépit des sciences naturelles, par sa lecture de la bible. Il ne s'était pas aperçu jusque très tard du grand effet de ses lectures bibliques pendant son enfance. Voici la phrase ajoutée en 1935 : « Le fait de me plonger précocement dans l'histoire biblique, à peine avais-je appris l'art de lire, *a déterminé de façon persistante, comme je le reconnus beaucoup plus tard, l'orientation de mon intérêt* » (Freud, 1925/1992, p.56, nos italiques).

Yerushalmi voit dans cette phrase le signe d'une « obéissance après coup » de Sigmund Freud à son père sur le judaïsme. Yerushalmi essaya de prouver les basements juifs de Freud, surtout dans le texte sur Moïse. « Quelle que soit la position qu'on adopte sur un sujet aussi tortueux, *L'homme Moïse et la religion monothéiste* demeure, en son fond, un livre résolument juif » (Freud, 1925/1992, p.26). Assertion de Yerushalmi qui n'est pas du tout évidente étant donné que *le Moïse* traite précisément de la non judéité de Moïse et de son possible homicide par le peuple juif. Le texte de Freud a été fréquemment critiqué par certains membres de la communauté juive qui voient en lui une expression de « l'haine de soi juive » de Freud. Dans le livre de Yerushalmi, la problématique du père est présente tout le temps. Parmi les raisons qu'il donne pour l'écrire, Yerushalmi révéla : « Sûrement, il [le livre] doit son existence à un entrelacs de motifs inconscients dont, par définition, je n'ai qu'une très faible idée, mais qui ont probablement un rapport avec cette donnée existentielle que j'avais autrefois un père et que j'ai aujourd'hui un fils » (Freud, 1925/1992, p.18). Certainement, Yerushalmi fut interpellé par la question du père dans



l'oeuvre de Freud. Cependant la question du judaïsme est-elle identique à la question du père chez Freud ?

Freud avait un père juif, et le judaïsme est une thématique usuelle dans son oeuvre. Il le traite amplement, quoique par des exemples de divers types de rêves, dans *L'interprétation du rêve*, en général en rapport à l'antisémitisme.

L'hypothèse de Yerushalmi sur le Moïse de Freud en tant qu'il serait un travail d'*obéissance après coup* est fondée sur un événement dans la vie de Freud jugé comme décisif. Jacob Freud donna à son fils une bible en tant que cadeau pour son trente-cinquième anniversaire, le 6 mai 1891, alors cinq années avant sa mort. La bible était, en fait, la même avec laquelle Sigmund Freud avait étudié dans son enfance, mais enveloppée d'une nouvelle reliure en cuir. La bible était accompagnée d'une dédicace en hébreu.

Au moins jusqu'à ses sept ans, Sigmund Freud étudia exclusivement à la maison sous la direction de ses parents. À cette époque fait référence la citation sur ses études bibliques relevées de son auto-présentation. Les études bibliques ne sont pas mentionnées directement dans *L'interprétation du rêve*, mais elles sont indirectement référées. Dans un rêve d'angoisse qui se produisit à l'âge de sept ou huit ans, il voit deux ou trois personnages à bec d'oiseau qui étaient avec sa mère. Les personnages sont empruntés, selon Freud (1900/2003, p.638), à des illustrations de la bible Philippsohn³. Or, la bible de Philippsohn était la bible avec laquelle il étudiait avec son père et qu'il reçut à nouveau de lui lorsqu'il eût 35 ans.

³ Bible illustré et bilangue hébreu-allemand publié par Ludwig Philippsohn.



La dédicace de Jacob Freud, sérieusement étudiée par Yerushalmi, fut rédigée en *melitzha* ; ce qui signifie qu'elle était composée des citations de la bible et du Talmud. Selon l'interprétation de Yerushalmi, la dédicace expliquait le parcours de cette bible en exprimant le désir du père qui incite le fils à reprendre son étude et à se réconcilier avec le peuple juif. Freud obéit, mais d'une façon *non pas complètement soumise*. L'obéissance de traduit par l'écriture du Moïse vis-à-vis de laquelle Freud, doit se pencher dans la lecture de la bible. « Et c'est ainsi qu'à l'âge de soixante-dix-huit ans, il accomplit enfin le mandat que lui avait donné son père lorsqu'il en avait trente-cinq : il revient à l'étude de la Bible » (Yerushalmi, 1993, p.150).

La première version était prête en 1935 juste avant d'ajouter la phrase que nous avons commentée, dans son auto-présentation. Freud a alors dû achever le Moïse pour reconnaître l'influence de ses études bibliques dans son travail et les reprendre.

Conclusions

Le deuil, lors de la mort du père, a eu des effets dans la théorie freudienne. Ces effets sont transmis par le moyen d'une action sublimatoire que cherche à retirer la libido de l'objet en incorporant un trait de l'objet. C'est ainsi que dans l'œuvre de Freud, nous pouvons lire des traces de deuil de Freud pour son père. Nous avons remarqué deux moments où ce travail est apparent. Le premier moment dans *L'interprétation du rêve* et le deuxième dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

Le texte sur l'interprétation du rêve est la manière qu'a eu Freud de se confronter à sa perte « la plus radicale ». Son travail n'a été reconnu, en tant qu'une méthode de lecture biblique, que beaucoup plus tard ; à la fin de sa vie, lors de son texte sur le Moïse. L'obéissance de Freud dont Yerushalmi parle constitue en même temps une



désobéissance. Il entreprend une lecture de la bible, mais une lecture propre aux théories psychanalytiques fort éloignée de l'exégèse juive. Comme l'un de nous l'a souligné ailleurs (Kamienny-Boczkowski, 2000), en s'agissant de l'obéissance de Freud, une obéissance proprement psychanalytique n'implique pas que la soumission à l'autorité paternelle. Elle implique aussi une traduction.

Si nous considérons *Le Moïse* comme un produit du travail de deuil de Freud pour son père, alors nous pourrions voir dans celui-ci un exemple de sublimation après le deuil.



Bibliographie

- Allouch, J. (1995). *Erotique du deuil au temps de la mort sèche*. Paris: EPEL.
- Assoun, P.-L. (2005). « L' « être-juif » selon Freud. L'objet insu de l'identification », dans *Penser / rêver*, n° 7, printemps 2005. Paris: Éditions de l'Olivier.
- Binswanger, L. (1981). *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne. Discours, parcours et Freud*, trad. R. Lewinter, Paris, TEL Gallimard. (Texte original du 1947).
- Freud, S. et Freud, E. (1966). *Correspondance 1873-1939. Lettres choisies et présentées par Ernst Freud*, trad. A. Berman et J.-P. Grossein. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1985). *The complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1907*, trad. J.M. Masson, Cambridge et London, The Belknap Press of Harvard University Press.
- Freud, S. (1991). *Correspondance avec le pasteur Pfister 1909-1939*, trad. L. Jumel, Paris, Gallimard.
- Freud, S. et Abraham, K. (2006). *Correspondance complète 1907-1925*, trad. F. Cambon, Paris, Gallimard.
- Freud, S. (2003). « L'interprétation du rêve », trad. J. Altounian, P. Cotet, R. Laine, A. Rauzy et F. Robert, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*, (Vol. 4 : 1899-1900). Paris: PUF. (Texte original du 1900).
- Freud, S. (1993). « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, dans Freud, S. *Oeuvres complètes* (Vol. 10 : 1909-1910). Paris: PUF. (Texte original du 1910).
- Freud, S. (1993). « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique », trad. P. Cotet et R. Laine, dans



- Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 10 : 1909-1910). Paris: PUF. (Texte original du 1911).
- Freud, S. (1998). « Totem et tabou : quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés », trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy et F. Baillet, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 11 : 1911-1913). Paris, PUF. (Texte original du 1913).
- Freud, S. (2005). « Pour introduire le narcissisme », trad. J. Laplanche, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 12 : 1912-1914). Paris, PUF. (Texte original du 1914).
- Freud, S. (2000). « Leçons d'introduction à la psychanalyse », Trad. A. Bourguignon, P. Cotet, J.G. Delarbre, D. Hartmann, F. Robert, J. Altounian, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 14 : 1915-1917). Paris, PUF. (Texte original du 1916-1917).
- Freud S. (1988). « Deuil et mélancolie », trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 13 : 1914-1915). Paris, PUF. (Texte original du 1917).
- Freud, S. (1996). « Un souvenir d'enfance de "Poésie et Vérité" », trad. P. Cotet et R. Laine, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 15 : 1916-1920). Paris, PUF. (Texte original du 1917).
- Freud, S. (1991). « Psychologie des masses et analyse du moi », trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 16: 1921-1923). Paris, PUF. (Texte original du 1921).
- Freud, S. (1991). « Le moi et le ça », trad. C. Baliteau, A. Bloch et J.M. Rondeau, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 16: 1921-1923). Paris, PUF. (Texte original du 1923).



- Freud, S. (1992). « Autoprésentation », trad. P. Cotet et R. Laine, dans Freud, S. *Oeuvres complètes*. (Vol. 17 : 1923-1925). Paris, PUF. (Texte original du 1925).
- Freud, S. (1986). 1936. *L'homme Moïse et la religion monothéiste: trois essais*, trad. C. Heim, Paris, Gallimard. (Texte original du 1936).
- Gay, P. (1989). *Un juif sans Dieu. Freud, l'athéisme et la naissance de la psychanalyse*, trad. K. Tran, Paris, PUF.
- Gay, P. (2002). *Freud, une vie : t.1*, trad. T. Jolas, Paris, Hachette.
- Kamienny-Boczkowski, D. (1987). *Le rapport de la mélancolie et de la paranoïa dans l'œuvre de Freud*, mémoire de DEA, Paris, Université de Paris VIII.
- Kamienny-Boczkowski, D. (2000). « La désobéissance de Freud », Intervention au séminaire : *Dits et contrefaits: la transmission de l'expérience psychanalytique*, Collège International de Philosophie, 23 mars 2000. Disponible sur : <<http://fr.groups.yahoo.com/group/dire/message/94>> (consulté le 30.03.2000).
- Kamienny-Boczkowski, D. (2003). « Usage extrême du corps et crise sociale », dans Ouvrage collectif, *La passion de la victime*, Paris, Editions Que.
- Kamienny-Boczkowski, D. (2005). « Usage du corps à l'ombre de la perte », colloque *Deuil : l'inconscient, le collectif*, Paris, Maison de l'Amérique Latine, Paris, (inedit).
- Krüll, M. (1983). *Sigmund Freud, fils de Jacob, (Un lien non dénoué)*, trad. M. Weber, Paris, Gallimard.
- Lacan, J.; Miller, J.-A. (ed.) (1990). *Le séminaire: livre XI : les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)*, Paris, Seuil.



Nunberg, H. et Federn, E. (eds.) (1976). *Les premiers psychanalystes : minutes de la Société psychanalytique de Vienne: T.1 : 1906-1908*, trad. N. Schab-Bakman, Paris, Gallimard.

Yerushalmi, Y.H. (1993). *Le Moïse de Freud, Jüdaïsme terminable et interminable*, trad. J. Carnaud, Paris, Gallimard.